

DIOCÈSE DE QUIMPER ET DE LÉON



SEPTIÈME PÈLERINAGE

A

N.-D. DE LOURDES

(10-15 Septembre 1883)



QUIMPER

TYPOGRAPHIE ARSÈNE DE KERANGAL

IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ

DIOCÈSE DE QUIMPER ET DE LÉON

SEPTIÈME PÈLERINAGE

A

NOTRE-DAME DE LOURDES

Les pèlerinages, a dit un homme célèbre, ne sont plus de notre temps ; ils ne rentreront jamais dans nos mœurs. De tous côtés il s'est élevé depuis longtemps contre cette parole une immense et générale protestation. Des campagnes et des villes partent pour Lourdes des foules considérables qu'un appel supérieur, qu'un attrait indéfinissable et irrésistible mettent en mouvement et attirent sans cesse. Il n'est point de diocèse qui n'ait fourni à ces imposantes manifestations de chaque année de nombreux pèlerins : les Évêques les bénissent et souvent les conduisent eux-mêmes.

Le diocèse de Quimper a sa place marquée dans tout ce qui touche à la glorification de Dieu et de sa sainte Mère ; chaque été, au mois de septembre, il se fait largement représenter à la Grotte de Lourdes. Il y avait cette année, outre le jubilé à gagner, des motifs particulièrement pressants d'y venir. On ne devait pas seulement y porter, comme toujours, des demandes et des supplications, mais on avait le devoir d'y faire entendre les chants de la reconnaissance, et de déposer à la basilique un témoignage parfait de gratitude à Marie.

Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015

Le lundi 11 septembre, deux trains partant à la même heure l'un de Quimper, l'autre de Landerneau, emportent 4,500 pèlerins. Le temps est affreux : de grandes rafales de vent et une pluie torrentielle saluent notre départ. Malgré tout, nous sommes heureux et pleins d'espoir. Dans les wagons c'est la joie, la paix, la charité la plus grande : on ne se connaissait pas au départ, mais la glace est bientôt rompue : en cela rien que de naturel entre Chrétiens qui ont les mêmes sentiments, les mêmes idées et poursuivent le même but. Pendant que le train se déploie dans les courbes, gravit ou descend les rampes, on chante les beaux cantiques du Manuel : une personne de bonne volonté récite, dans chaque compartiment, les prières indiquées : puis viennent les conversations charmantes et charitables ; elles trompent la longueur du voyage, soutiennent et défatiguent : tout cela se trouve admirablement décrit dans les rapports des années précédentes : nous y renvoyons nos lecteurs.



La nuit est venue : nous traversons la Vendée ; voici La Roche-sur-Yon, la rampe et la gare de Champ-Saint-Père, et Luçon, dont le vénéré Évêque serait si volontiers venu, — nous le savons, — bénir et encourager les Bretons à leur passage. La nuit s'achève sans encombre, le jour se montre, mais pluvieux comme la veille. A Coutras, les deux trains se croisent en gare, mais tous les yeux ne sont pas encore ouverts, et les échanges de saluts fraternels sont rares.

Après Bordeaux, nous entrons dans les Landes qui fatiguent par leur monotonie : le pays est vite jugé par nos cultivateurs expérimentés, il leur suffit d'un coup d'œil jeté sur les pauvres maisons de ferme, et ils déclarent, bien sûrs de n'être contredits par personne, que la Bretagne vaut mieux, et que le Finistère est le plus beau pays du monde, — c'est naturel, et passablement vrai, nous semble-t-il.

A Mont-de-Marsan une grande joie nous est réservée : nous y étions depuis quelques instants, quand le train de Léon, qui nous suivait de près depuis longtemps, nous rattrape : il est en gare à côté de nous. Quel bonheur de se retrouver ! La pluie a cessé un moment, on descend des wagons, on se cherche, on se serre la main, tout va bien : personne ne se dit fatigué, et les malades eux-mêmes assurent qu'ils ont bien supporté le voyage.

On se sépare, et bientôt nous sommes à Tarbes, où l'arrêt est considérable : les gens prévoyants en profitent pour prendre leur repas du soir ; mais combien d'autres trouvent longs ces trois-quarts d'heure d'attente à la porte de Lourdes ! Si nous étions quelque chose dans l'administration de la Compagnie du Midi, nous nous ferions un devoir d'abrèger ces lenteurs, qui semblent d'autant plus pénibles qu'elles sont les dernières, et qu'elles retardent d'autant l'arrivée à la Grotte.

Enfin, nous nous arrêtons en gare de Lourdes : la pluie reprend de nouveau et tombe à torrents ; pour comble d'ennuis, il n'y a ni marquise pour abriter les malades, ni porte assez large pour faire défiler les pèlerins un peu rapidement. Et nos malades surtout, nos chers malades, que vont-ils devenir ? Tout est prévu ; ici encore la charité n'est jamais en retard ; une œuvre magnifique a surgi et s'est fondée au jour et à l'heure où le besoin s'en est fait sentir. Les Révérends Pères de l'Assomption, dont la vie se prête si bien aux nécessités des temps présents, en ont eu les premiers l'idée. L'œuvre des *Brancardiers* est née sous leur patronage : d'abord exclusivement adonnée aux soins des malades du pèlerinage du Salut, elle s'est développée, et son action de temporaire est devenue permanente : ce ne sont plus les seuls malades de Paris qu'elle se donne la mission d'aider, de porter, même de soigner ou de descendre dans les piscines, ce sont les malades du monde

entier, pour lesquels les Brancardiers se dévouent jour et nuit sous la direction de celui qu'ils se sont choisi pour président. Ils résident à Lourdes le temps que leurs autres occupations leur permettent d'y consacrer : pendant la durée de leur service, tout volontaire et tout empressé comme la charité, ils doivent la plus passive obéissance en tout, qu'elle que soit la corvée commandée, et sous n'importe quel temps. Leurs insignes sont les bretelles de cuir et la croix rouge. Parmi les simples Brancardiers plusieurs portent les plus beaux noms de France, et jouissent d'immenses revenus : honneur à eux de s'être faits les serviteurs zélés des pauvres !

Les Brancardiers résidant à Lourdes sont en nombre insuffisant, quand les pèlerinages se succèdent si fréquents comme cette année, et si chargés de malades. Ils font appel, — appel qui est toujours entendu, — aux hommes valides de bonne volonté. A Tarbes M. de Kermenguy, fils, arrivé le jour même d'un long voyage, enrôlait parmi les Brancardiers auxiliaires nos pèlerins, auxquels il avait pu s'adresser : ses allures franches et sympathiques lui gagnaient facilement tous les cœurs, et il faisait d'importantes recrues, bientôt utilisées.

En effet, à peine arrivés en gare, les malades sont descendus des wagons avec précaution par les Brancardiers anciens et nouveaux : des voitures roulantes auxquelles ils s'attèlent les reçoivent et les conduisent aux omnibus retenus et disposés pour eux. A l'hôpital on les attend ; ils sont accueillis avec affection et respect par les Sœurs qui leur prodiguent leurs soins. Le second train peut arriver, le déblaiement est fait, les Brancardiers sont prêts pour une autre corvée, la dixième peut-être depuis le matin.



Le premier soin du pèlerin est de courir à la Grotte : il tardait à tous d'y prier, de contempler pour la première fois ou de revoir ces lieux à jamais sanctifiés par les dix-huit apparitions de la Sainte-Vierge, et de coller leurs lèvres au rocher sur lequel elle a posé son pied virginal.

Le soir de l'arrivée il n'y eut pas d'exercice public : aucune convocation n'avait été faite : on arrivait tard et fatigué : il fallait se procurer une modeste installation pour la nuit : les pèlerins sont donc laissés à leur piété privée : c'est à eux de consulter leur cœur et leurs forces. Les abords de la Grotte sont bientôt envahis, les Bretons prennent possession du terrain sans bruit, avec calme et aussi avec ténacité : il sera parfois difficile de les en éloigner pour laisser la place libre aux autres pèlerinages.



Le mercredi matin en se levant on court à la fenêtre, le ciel s'est éclairci : le temps sera beau, quelle joie ! on n'en priera que mieux, aucun exercice ne sera perdu.

La messe de communion devait se dire à la basilique. M. Salaun, libraire à Quimper, arrivé avant nous, avait négocié le jour et l'heure de la première réunion : le grand crédit dont il jouit à Lourdes avait aplani bien des difficultés. Avant 6 heures, la basilique est envahie par nous : on chante le cantique d'arrivée, la messe commence, le recueillement est extrême : on se sent dans un milieu nouveau, plus près du ciel et plus loin de la terre : le cœur déborde de bonheur. Dans toute réalisation de projets humains il y a les déceptions inévitables, les choses ne sont jamais ce qu'on les avait crues ; ici quelques douceurs qu'on se soit promis d'éprouver, quelque émotion qu'on croyait ressentir, tout cela est dépassé : les yeux sont ravis, l'âme vibre d'une manière inattendue, le cœur bat plus rapide et plus fort ; dans tout notre être court un frisson inexplic-

cable et doux comme au contact du divin : le surnaturel nous environne, l'émotion est générale. Les natures les moins expansives, les tempéraments les plus froids n'y résistent point, et nous ne sommes qu'au matin du premier jour, à une messe basse dans la basilique ! Il est vrai, et tous le savent, devant cette Vierge placée sur le tabernacle, à cette table sainte où l'on recevra son Dieu, à la place même qu'on occupe, des prodiges de grâces ont été demandés et obtenus, non pas une fois, mais cent fois, mais mille fois. M. l'abbé Arhan, curé de Saint-Martin de Brest, directeur spirituel du pèlerinage, monte en chaire à l'Evangile : il dit tout haut ce que tous ressentent, et interprète merveilleusement les sentiments les plus intimes de chacun.



A Lourdes on communie : tout le monde communie non point une fois, mais autant de fois qu'on y reste de jours : les pécheurs se hâtent de purifier leur conscience, les craintifs deviennent saintement audacieux ; les tièdes, fervents ; et les fervents redoublent eux-mêmes de générosité pour Dieu et d'amour pour Marie. Un pèlerinage sans la communion répétée ne se comprend guère : qu'est-on venu voir et chercher ici ? Entre-t-il dans l'esprit quelque calcul humain, quelque considération vulgaire ? Non, jamais : le pèlerin vient se rapprocher de Dieu ; il veut le mieux bénir, le mieux louer dans les chants de sa louange à Marie, et s'il plaît au Maître de toutes choses de le faire témoin de quelque faveur signalée accordée à un malade, il veut être là, tout près, pour immédiatement dans l'allégresse de son cœur chanter le *Magnificat* de la reconnaissance, et mêler ses larmes de joie aux larmes de joie de ses frères.

Deux messes se disent successivement pour le pèlerinage,

la première par M. l'abbé de Penfentenyo, archiprêtre de Quimper, la seconde par M. l'abbé Arhan.

Avant de se séparer, on annonce pour 9 heures la procession. Elle partira de la maison des Pères et n'entrera dans la basilique qu'après avoir passé devant la Grotte. Les pèlerins des autres années se rappellent avec émotion la procession d'entrée qui se faisait le soir même de l'arrivée : la réunion avait lieu à l'église paroissiale, de là on se rendait à la Grotte en descendant les pentes rapides qui y conduisent à travers la ville ; rien n'était beau et touchant comme cela. Cette année, arrivant la nuit, il nous avait fallu en faire le sacrifice, mais les pèlerins avaient eux-mêmes demandé qu'elle se fit avant la grand'messe : bien volontiers on leur donnait cette légitime satisfaction. N'était-ce point entrer dans les vues et les intentions formelles de Marie ? N'a-t-elle point elle-même demandé qu'on vint à la Grotte en foule et en procession ? C'est donc pour lui être agréable que nous allions organiser notre première procession : faire plaisir à sa mère est le bonheur d'un enfant bien né, aller au-devant du moindre désir de Marie, est la joie et l'honneur du Chrétien.



Un peu avant le départ de la procession, un pèlerin encore vivement impressionné de ce qu'il avait vu, accourt porter la nouvelle qu'une jeune fille de Guimiliau vient d'être guérie instantanément. Le fait était vrai ; Dieu exauçait déjà nos prières ; Marie se pressait de nous montrer et sa puissance et sa bonté.

Nous avons sous les yeux le rapport de M. l'abbé Le Goff, recteur de Guimiliau, sur cette guérison : tout Chrétien simple et droit peut, en réservant le jugement infail-
lible de l'Eglise, l'appeler un miracle. On lira certainement avec intérêt les pages que nous citons :

« Guimiliau, le 21 septembre 1883.

« Monsieur l'Archiprêtre,

« Je m'empresse de vous donner quelques nouvelles et renseignements sur notre miraculée, Marie-Hélène Messenger. Elle continue de se bien porter, même beaucoup mieux qu'avant cet état d'infirmités graves qui remonte à plus de dix ans. Elle est partie jeudi en voiture pour Le Folgoët où son oncle, l'abbé Couloigner, désirait la voir. Je m'étonne qu'elle subisse sans fatigue les visites d'une foule de personnes avides de l'approcher avec une sympathique vénération. Dès la gare de Landerneau, elle a été entourée, félicitée, acclamée, poursuivie dans sa chambre et jusqu'au buffet d'orgues de l'église où elle se réfugiait pour prier.

« Elle conserve sa joie tranquille et douce, pleine d'humilité; avec cela, elle a un appétit, un sommeil qu'elle n'a jamais eus jusqu'ici. Sa marche, il est vrai, pourrait être plus dégagée, plus assurée : c'est que sans doute ses pieds, déshabitués depuis si longtemps aux chaussures, conservent une certaine sensibilité qui disparaîtra bientôt.

« Aucun de ceux qui l'ont vue de près avant son départ pour Lourdes ne met en doute le merveilleux de cette guérison. Du reste, dès son jeune âge, cette jeune personne semble avoir été l'objet des divines protections.

« Elle est née en 1853, le 11 mai, de vertueux parents qui tiennent au bourg de Guimiliau un petit commerce; ils jouissent de l'estime publique. L'un de ses oncles, qui s'intéressait beaucoup à sa situation, est recteur du Folgoët, qui brille parmi les sanctuaires les plus renommés de la Très-Sainte Vierge.

« A peine âgée de trois mois, elle tomba dans le feu. On l'en retira aussitôt. Elle se trouva néanmoins atteinte d'une brûlure grave au côté droit du visage. L'œil, pendant un an, parut totalement perdu; pourtant après

des opérations périlleuses, M. Le Hir, médecin à Morlaix, réussit à le sauver. Elle porte encore des traces de l'accident.

« Plus tard, vers 7 ans, Hélène, vive, enjouée par caractère, pétulante même par nature, tomba dans une fontaine soit d'elle-même, soit poussée par d'autres enfants qui s'enfuirent et l'abandonnèrent en criant. Une femme qui lavait non loin de là vint voir ce qui se passait et se hâta de la retirer de l'eau. Dans différentes autres circonstances, sa vie fut plusieurs fois en danger, mais la Sainte-Vierge l'avait prise sous sa protection.

« Parvenue à l'âge de 16 ans avec une santé des plus délicates, elle tomba gravement malade; on s'efforça de combattre le mal par tous les moyens et remèdes en usage, rien ne fut efficace. L'enfant allait s'affaiblissant, s'anémiant toujours, et, vers l'âge de 20 ans, elle s'alita forcément. Les médecins de Landivisiau prescrivirent divers traitements et remèdes, les uns pour combattre une maladie nerveuse, croyaient-ils, les autres pour tenter d'arrêter l'anémie, l'atrophie, ou pour provoquer la circulation du sang. Déconcertés ils finirent par l'abandonner la déclarant incurable. Le seul remède qui semblait parfois la soulager c'était de la moutarde sur les côtés et à l'estomac. De temps en temps elle rejetait du sang, et trois mois durant, il y a six ans, on crut à chaque instant qu'elle allait mourir. Pendant ces dix dernières années, c'est-à-dire dès l'âge de 20 ans, (elle en a 30 depuis le 11 mai,) elle n'a pas marché; ayant en horreur toute nourriture, elle ne prenait que quelques cuillerées de café au lait ou de bouillon qu'elle rendait peu après. Aussitôt qu'on la mettait à l'air, elle tombait en syncope, ou lorsqu'on la transportait hors de son lit, le moindre mouvement alors lui faisait perdre connaissance.

« Parfaitement résignée à son sort, elle ne voulait plus

entendre parler de médecins, mais elle croyait à sa guérison par l'intervention de la Très-Sainte Vierge, pour laquelle elle avait toujours eu la plus tendre dévotion. A sa prière on entreprit pour elle plusieurs pèlerinages à Rumengol, à la Salette de Morlaix, au Folgoët : rien ne réussit ; et c'est alors qu'elle commence à dire, voilà déjà deux ans : « C'est à Lourdes seulement, mais à Lourdes sûrement, que je serai guérie. »

« L'an dernier, pour voir si le voyage de Lourdes pouvait sembler réalisable, et aussi pour y suppléer par un pèlerinage moins pénible, nous allâmes la conduire au Folgoët. Elle demeura sans connaissance, semblable à une morte durant tout le voyage, et de retour chez elle elle nous répéta : « Je vous l'avais dit : Ce n'est ni au Folgoët, ni à la Salette, ni à Rumengol que je serai guérie. Il me faut aller à Lourdes et je ne donnerai pas de repos jusqu'à ce qu'on ne m'y conduise. » — « Mais vous mourrez en route ma pauvre enfant ! » — Non, non » dit-elle. — « Vous mourrez à Lourdes ! » — « Oh ! je le veux bien : j'en serais heureuse ; mais non, je vous le dis, je serai guérie à Lourdes. »

« Enfin, vaincus par des désirs si confiants, les parents d'Hélène consultèrent de nouveau l'oncle de la malade, M. l'abbé Couloigner, qui donna son consentement. Il fut donc décidé qu'Hélène ferait le pèlerinage accompagnée de sa mère et de sa tante.

« Pour suivre vos avis, nous avons commencé des prières spéciales, célébré et fait célébrer des messes à l'autel de Notre-Dame de Lourdes, pour obtenir le succès du pèlerinage, qui devait être la guérison. La malade était remplie d'une joie et d'une confiance qui s'épanouissaient sur son visage pâle et amaigri. Elle ne doutait pas de sa guérison à Lourdes, mais afin de s'en rendre plus digne, elle voulut se faire recevoir enfant de Marie, faveur

qui lui fut accordée, sur ma demande, par M. l'aumônier de Lézérazien. Avec quelle ferveur elle prononça son acte de consécration, et baisa la médaille de la congrégation ! Forte de cet acte de spéciale dévotion à la Très-Sainte Vierge, et nourrie fréquemment du sacrement de l'eucharistie, Hélène pressait le moment du départ. Enfin le dimanche 9 septembre, après les vêpres, au son des cloches, en présence d'une nombreuse population accourue pour saluer le départ des pèlerins, la malade de Guimiliau partait avec huit autres personnes ; moi-même je l'accompagnais, je n'étais pas sans inquiétudes à son sujet. Depuis ce moment, jusqu'à l'arrivée à Lourdes, la malade resta presque constamment sans connaissance et sans parole, faisant dire à tous ceux qui la virent à Landerneau et durant le voyage : « Arrivera-t-elle à Lourdes ? Quel miracle si elle guérit !!! » Elle ne prit rien durant le trajet : pas un grain de raisin, pas une goutte d'eau ! Et le mardi soir en arrivant elle était fort malade, à tel point que les Sœurs de l'hôpital se demandaient si elle n'allait pas mourir dans la nuit. Aussi dès le matin, on lui proposa d'aller au plus vite à la piscine. « Oui, dit-elle, au plus vite ! » Elle y était la première, et à 8 heures du matin. L'eau lui parut glaciale et presque insupportable, mais cette sensation dura peu, car après quelques instants elle se sentit débarrassée comme d'un poids énorme qui quittait l'estomac. La vie, la santé pénétra tous ses membres : elle s'écria : « Je suis guérie, merci, ô N.-D. de Lourdes ! » Et elle se mit à marcher, à marcher vite et sans appui. Peu après elle prenait deux bols de bouillon successivement et un verre d'eau de la Grotte, et elle dinait de bon appétit. Depuis, elle a continué à manger comme les autres, à dormir et à marcher. Le retour ne l'a nullement fatiguée. Elle répète à tous : « Notre-Dame de Lourdes m'a guérie et j'irai la remercier chez elle l'an prochain. »

« Et ce miracle, auquel nous croyons tous ici, contribuera à affermir la foi dans nos populations par la dévotion à Marie Immaculée : Guimiliau cette année, comme Landivisiau, l'an dernier, chante avec allégresse le *Te Deum* à Dieu et le *Magnificat* à Notre-Dame de Lourdes.

« Veuillez agréer, Monsieur l'Archiprêtre, etc.

« LE GOFF, recteur. »

Nous avons vu cette miraculée pour la première fois dans le salon des Révérends Pères missionnaires : elle est plutôt petite, très-amaigrie et peu développée : un côté de la figure est brûlé et un de ses yeux paraît voilé ; mais elle marche ! Sa mère, toute troublée, croyant à peine à ce qu'elle voyait, ne trouvait aucune parole pour nous dire sa joie et nous renseigner sur le passé. Elle regardait sa fille avec étonnement et une sorte de respect : deux personnes l'accompagnaient, et se chargeaient volontiers de nous raconter le fait dans ses plus petits détails, et elles le faisaient avec un accent de vérité qui nous ravissait. « Voyez, disaient-elles, elle ne marchait pas, et elle marche maintenant ! — « Lève-toi, marche un peu, » disaient-elles à la jeune fille, et celle-ci se prêtant de la meilleure grâce du monde à leurs moindres désirs, marchait, et marchait encore. — « Elle ne marchait pas, et elle marche ! » c'est bien là le grand argument du peuple qui est de bonne foi. L'aveuglé, guéri par Notre-Seigneur, avait donné une réponse semblable en plein conseil aux ennemis du Christ : « Je ne voyais pas et je vois ! » Les esprits forts de toutes les époques se sont révoltés contre les choses surnaturelles : ou ils les ont niées et combattues par leurs sophismes et leurs explications misérables, ou ils ont commandé qu'on n'en parlât pas : c'est la conspiration du silence, la pire de toutes. Pour nous, qui croyons joyeusement aux effets de la puissance de Dieu s'exerçant sur nous par Marie, nous

avouons que notre bonheur et notre reconnaissance étaient immenses.



Pendant qu'à la Grotte on chantait le *Magnificat* pour cette guérison, près de la maison des Pères, la procession s'organisait. En tête la croix de Plougastel ouvre la marche, les fidèles suivent de chaque côté : dans leurs rangs sont les bannières de quelques paroisses bien heureuses de se faire ainsi représenter, et un beau trophée qui supporte un cœur en or. Nous demandons ce que c'est et d'où il vient ; on nous répond que c'est un don des jeunes filles de Brest, et qu'elles sont venues en grand nombre pour le porter en procession et l'offrir à Marie. M. le curé de Saint-Corentin nous ménageait une gracieuse surprise : au dernier moment apparaît une bannière représentant d'un côté et sur le même plan Saint Corentin et Saint Pol-de-Léon, et de l'autre se détache sur un fond très-riche l'image de Notre-Dame de Rumengol : ce sera la bannière des pèlerinages ; elle manquait : chaque année on en sentait la privation, désormais nous sommes pourvus. Derrière cette bannière qui se dresse haute, grande et belle, — œuvre de l'excellente et si connue maison Lemoine, de Nantes, — un homme porte un guidon en soie rouge, sur lequel sont brodées en lettres d'or les dates de nos pèlerinages. Dieu soit loué ! on y a ménagé une assez grande place pour en ajouter encore beaucoup d'autres.

Un bas-relief, posé sur les épaules de six hommes du Léon, attire surtout les regards : Bretons et autres pèlerins se pressent pour le mieux examiner, et manifestent hautement toute leur admiration. Personne dans le diocèse de Quimper n'a oublié l'accident épouvantable auquel ont échappé au retour, l'an dernier, les pèlerins du train de Landerneau. Ils venaient de quitter Luçon : sa Grandeur Mgr Catteau avait daigné, malgré l'heure matinale, se rendre à la

gare pour les bénir. Cette bénédiction du saint Evêque devait leur porter bonheur. Une demi-heure après environ, le train trop chargé et entraîné par une locomotive de force insuffisante s'arrête presque au sommet de la rampe si longue et si rapide de Champ-Saint-Père, à 25 mètres du plateau. Le train, d'urgence, est scindé, sept voitures seules restent attachées à la machine qui part pour chercher du secours à La Roche-sur-Yon. Mais on a négligé de serrer les freins et de caler les roues des treize wagons laissés en détresse : en se déplaçant la machine imprime un léger mouvement de recul, qui s'accélère rapidement, et les treize voitures se trouvent lancées à reculons avec une vitesse, qui bientôt devient vertigineuse. La plupart des pèlerins comprennent le péril : ordre est donné de wagon en wagon de rester à sa place et de chanter l'*Ave maris stella*. Vierge sainte, vous l'avez entendue cette prière, qu'à l'heure du danger 650 pèlerins faisaient monter vers vous ! Cet appel à votre maternelle bonté, vous l'avez accueilli, ils vont être sauvés, sauvés par vous ! — Pendant cette course en arrière, rapide, effrayante, un homme de cœur a ouvert la portière : M. de Lesguern, — il y a des moments dans la vie où la mort serait bien venue si elle venait nous prendre, — n'hésite pas : il court sur les marche-pieds de wagon en wagon, il serre les freins, tous fonctionnent à la fois et quand le train arrive sur le pallier de la gare de Champ-Saint-Père, après une descente de plusieurs kilomètres, il s'arrête comme une masse. On descend précipitamment ; sur l'invitation du chef de gare, un moment atterré, mais bientôt maître de lui, les hommes s'attèlent aux wagons désormais vides, et les poussent sur une voie de garage : il n'était que temps, quelques instants plus tard un train lancé à toute vapeur passa comme un éclair.

Le sentiment du danger couru, la reconnaissance pour une aussi évidente protection de Marie, le besoin de la

manifeste s'emparent en un instant de cette foule qui chante le *Magnificat*. Seuls ceux qui s'y trouvaient peuvent nous dire de quelles impressions leur cœur était plein, et avec quelle émotion ils lançaient vers le ciel leurs chants de reconnaissance. C'est cette scène si touchante que M. Vallet, sculpteur éminent de Nantes, avait accepté de reproduire en bronze : disons-le dès maintenant, il y a merveilleusement réussi. Sur le premier plan, un prêtre, les yeux au ciel, chante ; il semble perdu, abîmé dans la contemplation des choses célestes : ainsi doivent chanter les Anges. A côté de lui deux hommes suivent sur le livre du prêtre les différents versets : on voit sur leur jeune et belle figure l'émotion et le recueillement : près de ce premier groupe, à gauche, trois femmes à la coiffure du Léon sont à genoux : elles prient, ce sont les trois miraculées du pèlerinage, elles disent par leur attitude : la puissance de Marie, nous la connaissons, nous en étions sûres, nous n'avons point tremblé : pouvait-elle au retour défaire ce qu'elle a fait pour nous à la Grotte ! Toujours du même côté, à gauche, un paysan droit et ferme, la figure illuminée par un de ces sentiments qu'aucune parole ne rend, étreint dans sa large main la main de M. de Lesguern et semble lui dire : c'est vous qui nous avez sauvés. M. de Lesguern lève le bras et indique d'où est venu le secours, et on aperçoit dans le ciel la Vierge Immaculée (*Rouanez ar vor*), entourée de nuages, et veillant sur ses enfants. La foule est massée sur le quai de la gare et sur les rails, et au dernier plan sont les wagons. Sur le haut du cadre, qui n'a pas moins de 0^m, 80 centimètres de côté est écrit au milieu, à la place d'honneur, le mot qui résume tout : *Magnificat* ! au bas on lit cette courte légende : *Le 16 septembre 1882, treize wagons au retour de Lourdes, laissés en détresse, descendent sans direction et à toute vitesse la rampe de Champ-Saint-Père (Vendée). A Marie les Bretons*

du Finistère, échappés aux plus grands dangers, reconnaissants !

Des deux côtés, le fond uni du cadre est relevé par de belles hermines.

Ce magnifique *ex-voto* était l'objet de l'admiration de tout le monde. Il était porté sur un gracieux brancard sorti des ateliers de M. Daoulas, de Quimper. On avait eu soin d'y peindre en gros caractères la légende explicative donnée plus haut. Nous avions voulu un moment faire une légère critique : d'après nous il aurait fallu ne faire entrer dans la composition du bas-relief que des types du Léon, mais M. Vallet, en artiste chrétien, nous répondit : « Si un malheur « avait eu lieu, tout le diocèse aurait pris le deuil, il est « donc juste que l'accident ayant été écarté, tout le diocèse « manifesté dans l'*ex-voto*, sa reconnaissance », — c'est ce qui explique le mélange des vêtements sévères du Léon et des costumes plus pittoresques de la Cornouaille.



La procession, dirigée par M. l'abbé Salaün, chanoine et maître des cérémonies à la cathédrale, se déroulait avec cette ampleur et ce recueillement qui impressionnent toujours. Les pèlerins des autres diocèses accourent respectueux et sympathiques pour voir notre défilé et entendre nos chants au rythme doux et grave. Nous rentrons dans la basilique, et M. Cloarec, archiprêtre de Saint-Louis de Brest, commence la grand'messe. On se croirait au Folgoët, à Rumengol ou à Sainte-Anne-la-Palme un jour de pardon : ce sont les mêmes chants, les mêmes costumes, la même piété profonde. Un beau sermon breton est donné par M. l'abbé Kervella. La quête au profit de l'église se fait, et comme toujours elle est abondante. Quand on donne à Notre-Dame de Lourdes on ne calcule pas. Combien ne sont venus ici qu'après avoir péniblement mis de côté, pendant

un an, deux ans peut-être, leurs toutes petites économies ! Et ils se montrent généreux ! Plusieurs devraient mettre des bornes à leur sainte prodigalité, qui n'en veulent point souffrir. Nous avons vu, non sans émotion, des personnes peu fortunées donner jusqu'à leurs modestes bijoux. Il y a six ans, au matin du départ de Lourdes, deux femmes de la campagne, deux dignes bretonnes, viennent à la sacristie : chacune d'elles nous remet une pièce de 5 francs. Nous leur demandons à quelle intention elles font cette offrande : elles nous répondent : pour la France ! Et comme elles paraissent de condition peu aisée, nous leur disons, la route est longue, avez-vous quelques provisions ? — Nous avons du pain : ce fut leur dernier mot et elles se perdirent dans la foule. Femmes chrétiennes, que votre offrande a dû être agréable à Marie ! Votre foi était grande, et votre cœur sincère : Dieu bénira la France, Dieu vous bénira toutes deux !



Les journées à Lourdes sont des jours de fête et de *pardon*, avec grand'messe et vêpres. Aussi à une heure et demie, les Bretons, tous réunis à la Grotte, attendent le commencement de l'office. M. Traon, curé-doyen de Sizun, avait accepté de chanter les vêpres de la Sainte-Vierge. C'était notre première réunion générale, officielle, — qu'on nous permette ce mot, — à la Grotte. Le célébrant, abrité sous le rocher béni, presque à la place occupée par Bernadette, se lève, et, les yeux tournés du côté de la statue de Marie, commence. Sa voix porte jusqu'à nous et retentit dans nos âmes. C'est un appel direct, pressant, à Dieu : « *Deus, in adiutorium meum intende* : mon Dieu, venez à mon aide. » Le cœur du prêtre accablé de douloureuses angoisses, attristé de ce qu'il voit et entend, obligé de concentrer en lui-même ce qu'il ressent et de dévorer ses larmes, ne peut que faire entendre ce cri : *Deus in adju-*

torium... A ce moment, croyons-nous, Dieu s'inclina vers son prêtre, et écouta sa prière. O prêtre du Seigneur, que lui disiez-vous ? Vous lui avez montré l'Église entravée dans son action, calomniée partout, persécutée chez nous : le Pape Léon XIII qui n'a connu aucun des beaux jours de Pie IX, et qui n'a recueilli de lui que des chaînes mieux rivées, plus lourdes, une prison mieux gardée : la vraie France attaquée dans sa foi, asservie à l'intérieur, isolée et découronnée à l'extérieur : la famille menacée dans ce qu'elle a de plus indissoluble et de plus divin : l'enfance livrée à des maîtres qui ont défense de lui parler de Dieu : l'avenir chargé des couleurs les plus sombres : les plus belles espérances brisées par la mort d'un prince resté pendant un demi-siècle à la disposition de son pays, et qui repose là-bas sur une poignée de terre venue de France. Prêtre du Seigneur, que de souvenirs poignants soulèvent et brisent votre cœur : vous voyez la Société inhabile à la lutte avec ses convictions amoindries, et avide de jouissances et d'oublis. Dans cet effondrement vous voyez les âmes se perdre... les âmes ! Ah dites, redites encore : *Deus in adjutorium* : les âmes se perdent, se dessèchent au souffle impur qu'on entretient. Les âmes, mais on les traque à leur entrée dans ce monde, on les traque à leur sortie !

Et le peuple répond : « *Domine ad adjuvandum me festina* : Seigneur, il en est temps vraiment, hâtez-vous de nous secourir. » Pèlerins de Lourdes, je lis dans vos cœurs : vous demandez la paix de l'âme, la cicatrisation de vos blessures, et plus de force pour l'avenir. Autour de vous on pleure, on souffre, la vie se consume dans des situations précaires ou désastreuses : près de vous la lumière d'en haut est attendue, le courage manque, de grands sacrifices sont demandés, et des réparations exigées : pèlerins de Lourdes, vous savez toutes ces choses, vous avez mission de prier pour tant de malheureux, vous l'avez promis, au départ,

de grâce, répondez par un cri de votre foi : Seigneur, hâtez-vous de répandre la joie, la paix, la lumière, et d'accorder la fin des misères cachées, — les plus pénibles. Et les pèlerins unissent leurs voix à celle du prêtre non point pour gémir ni se plaindre, mais pour chanter l'éternelle gloire du Père qui règle et dispose toutes choses, du Fils qui aide et sauve les hommes de bonne volonté, et du Saint-Esprit qui répand sa vivifiante chaleur et ses consolations intimes dans les cœurs les plus meurtris et les plus brisés : *Gloria Patri et Filio et Spiritus sancto !*



Les vêpres terminées, le sermon français est fait par M. l'abbé Rossi. Pendant cette instruction, qui fut sur le point d'être interrompue avec éclat, la Sainte-Vierge avait une seconde fois manifesté en faveur des Bretons sa bonté et sa puissance : une femme de Plougastel-Daoulas venait d'être guérie.

Ici encore nous préférons reproduire le rapport si intéressant et si complet de M. l'abbé Fagot, vicaire à Plougastel, rapport certifié conforme en tout à la vérité, et approuvé par M. l'abbé Caquelard, curé de la paroisse.

« La malade guérie se nomme Catherine Bodénès. Elle est née à Plougastel de parents très-chrétiens. Son enfance et sa jeunesse n'ont présenté aucun trait saillant qui mérite d'être signalé. C'était une personne forte et robuste, d'une taille droite et élevée, d'une démarche assurée. A dix-neuf ans, elle fit une fièvre typhoïde qui l'amena au bord de la tombe ; elle reçut même l'Extrême-Onction ; mais elle guérit, et jusqu'à 30 ans sa santé fut bonne.

« Alors un événement imprévu vint bouleverser cette organisation physique si forte, ruiner ce robuste tempérament et le réduire à l'inaction ; elle était vouée à la souffrance. Elle ne perdit pas cependant cette bonne et douce gaité

qui fait le fond de son caractère et qui l'aide à supporter vaillamment ses douleurs. Trois médecins à qui elle demanda les secours de la science restèrent impuissants à la soulager. Les remèdes qu'ils lui donnèrent n'eurent aucun résultat : ils ne purent que l'exhorter à la patience, à la résignation, et l'un d'eux lui déclara même qu'elle ne devait attendre sa guérison que du Ciel.

« Depuis ce jour, 12 novembre 1865, elle resta courbée, comme repliée sur elle-même, souffrant à l'estomac et au dos, se plaignant de la gorge (sa voix éteinte ne laissait échapper que quelques mots), et ne pouvant faire aucun usage de ses jambes, comme si les reins étaient paralysés. Parfois, il lui prenait des crises effrayantes nécessitant la présence de quatre hommes valides pour la maîtriser ; dans ces accès elle s'arrachait les cheveux, lacérait ses habits, frappait de la tête contre le lit, comme une personne en délire, jusqu'à ce qu'elle retombât à bout de forces.

« Cet état dura quatre années, avec des intermittences régulières ; mais alors les crises disparurent et furent remplacées par des crachements d'un sang noir et fétide. Le mal n'avait fait que changer de nature et demeurait encore plus fort, plus vif, car, au moins, pendant les quatre années précédentes, elle pouvait parfois, avec l'aide d'une autre personne, aller le dimanche entendre la sainte messe à la chapelle voisine, qui n'est distante de chez elle que de 400 mètres. Mais quand parurent les crachements de sang, Catherine dut se résigner à rester chez elle et même à garder le lit, sans jamais en sortir pendant quatre ans. Cet état était connu non seulement de ses voisins, mais de presque toute la paroisse. On la voyait toujours dans le lit clos qui est auprès du foyer, le plus souvent assise, le dos appuyé à un monceau d'oreillers et de traversins. Elle recevait des visites de personnes amies et pieuses, et toujours avec un sourire de satisfaction et de bonheur : par-

fois c'était le seul moyen qu'elle eût de remercier ses visiteurs, la voix lui faisant défaut.

« Après cette nouvelle période de quatre ans, elle revint à un état moins violent, plus calme, mais cependant assez douloureux, car les maux de gorge, d'estomac, de reins continuaient et se ravivaient avec des intermittences régulières.

« En 1873, elle reçut, pour la première fois, de l'eau de Lourdes : elle la prit, mais n'en éprouva aucune amélioration. Lors du pèlerinage breton de 1877, elle avait fait à un prêtre de sa paroisse qui se rendait à Lourdes, la demande d'un peu d'eau : elle la reçut le lundi qui suivit le retour des pèlerins, elle était alors alitée et souffrait beaucoup. Catherine en prit en verre qu'elle but en trois fois, et aussitôt elle sentit comme une réaction vive et douloureuse à la gorge et à l'estomac. La voix lui revint et elle ne souffrit plus de l'estomac. Cet état dura quinze mois, après lesquels elle retomba dans les mêmes douleurs et les mêmes désolations. Elle allait du lit au foyer et du foyer au lit ; c'était là sa voie douloureuse ordinaire, et, pour elle, c'était encore comme un adoucissement à ses maux, quand elle pouvait quelques instants se tenir assise près du foyer.

« L'année dernière, la jeune fille de Plougastel que la Sainte-Vierge venait de guérir si radicalement presque à la première heure du pèlerinage, Marie-Anne Le Gall, voulut venir elle-même apporter une consolation à la pauvre affligée en lui parlant de Lourdes et en lui donnant un peu de cette eau merveilleuse dont elle avait éprouvé le bienfait : elle allait ainsi au devant des désirs de la malade. C'était le dimanche, vers 3 heures 1/2, le lendemain du retour des pèlerins.

« Catherine Bodénès était assise près du foyer dans un état de faiblesse extrême et souffrant beaucoup. Jamais,

dit-elle, elle n'avait eu autant de mal. Elle reçut avec joie et reconnaissance cette visite et ce don si précieux, et aussitôt elle voulut en faire usage. On lui versa de cette eau dans un verre qu'on remplit à moitié : elle la prit avec avidité, puis immédiatement un *second* demi-verre : elle sentit alors comme un frisson et un travail à la gorge et à l'estomac, puis elle demanda un *troisième* demi-verre.

« L'effet, cette troisième fois, fut presque foudroyant : une sueur froide l'envahit ; elle perdit connaissance, et les personnes qui se tenaient là, devant elle, durent la prendre pour la porter au lit, craignant qu'elle ne vint à mourir dans leurs bras. A peine couchée, elle fut prise de vomissements. Elle rendit avec abondance un sang noir, gluant et fétide : ce fut son dernier vomissement de sang. (Depuis elle rejeta souvent sa nourriture, bien qu'elle ne prît jamais que quelques cuillerées de chocolat au lait). La voix lui revint encore et pour toujours : ses maux d'estomac diminuèrent et ses jambes purent la porter un peu, car à partir de ce moment quand, le dimanche, il y avait messe à la chapelle voisine, elle y venait avec l'aide de sa sœur faire ses dévotions. Détail important à noter : elle y communiait habituellement. Deux ou trois fois elle ne le fit pas, et chaque fois, à la fin de la messe, elle se trouvait plus malade et était obligée de rester là quelque temps après le départ des autres fidèles.

« A la vue des effets bienfaisants produits si soudainement en elle par l'eau que Marie-Anne Le Gall lui avait apportée, Catherine fit aussitôt la promesse d'aller à Lourdes, l'année suivante, si elle pouvait rester assise. Le Ciel entendit sa prière et exauça son vœu, car depuis elle put rester assise auprès du foyer, et, avec le secours d'une de ses sœurs, aller et venir dans la maison.

« Elle attendait avec impatience l'annonce du pèlerinage de cette année, et aussitôt qu'elle connut l'époque, prières,

communions, jeûnes, elle faisait tout à l'intention d'aller à Lourdes remercier Marie de ce qu'elle avait déjà obtenu, et demander son entière guérison ; elle avait en elle comme l'espérance certaine de l'obtenir.

« Au jour marqué, elle fut une des premières rendues à la gare. Plusieurs, en la voyant s'engager dans un si lointain voyage, blâmaient son imprudence, mais elle allait confiante en Marie. Elle supporta assez bien les fatigues de la route jusqu'à Bordeaux. Là, les mêmes douleurs d'estomac, de dos et de reins vinrent l'assaillir comme par un dernier effort, et durèrent jusqu'au moment où elle fut plongée dans la piscine. A la gare de Lourdes elle est descendue du wagon par les Brancardiers, assise dans une petite voiture et enfin conduite à l'hospice de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Elle passa la nuit sans sommeil : ses douleurs étaient fortes et son attente du lendemain si vive que de bonne heure elle fut sur pied, aidée par sa sœur qui avait aussi trouvé asile dans l'hospice. Sa première visite fut à la Grotte : de là elle fut conduite à la basilique où elle communia et assista à la messe solennelle chantée par les Bretons. A une heure, elle était déjà près de la piscine, attendant le moment d'être plongée dans l'eau. Son tour arriva vers une heure et demie. Elle fut alors saisie d'une émotion facile à comprendre, et avec l'aide de sa sœur et de la Brancardière de service, elle fut descendue dans la piscine. Le contact de l'eau lui fit éprouver une sensation vive et pénible, et presque aussitôt elle se mit à crier, croyant qu'on la torturait dans tous ses membres. Elle éprouvait des tiraillements et comme des déchirements à l'estomac, au dos, aux articulations des jambes et, selon son expression, elle pensait que tous ses membres allaient *rompre* et *crever*. Cela dura deux ou trois minutes, puis la douleur cessa, et, toute étonnée de se trouver libre et dégagée, elle se lève debout dans la pis-

cine et aussitôt, comme un oiseau, dit-elle, elle s'élance seule hors de l'eau, *droite, raide, redressée*. Pendant sa maladie, aussitôt que sa main se posait sur un objet elle avait comme un tremblement nerveux : ce tremblement avait disparu.

« Sortie de la piscine, elle prend ses vêtements, s'habille et suivie cette fois par sa sœur et précédée du Brancardier qui l'avait voiturée et aidée à se rendre à la piscine, elle marche droit vers la Grotte où elle apparaît, pendant le sermon de M. Rossi, aux regards étonnés de ses compatriotes qui se demandent, les larmes aux yeux, si c'est bien Catherine Bodénès qu'ils voient ainsi marcher avec tant d'assurance et non plus courbée en deux. Elle se met à genoux dans la Grotte pendant que l'on organise la procession, puis elle marche une bonne demi-heure à côté de la bannière de sa paroisse : elle veut aussi essayer de la porter, mais sa faiblesse est encore trop grande ; elle doit la remettre à d'autres. La faim se fit alors sentir : depuis son arrivée à Lourdes elle n'avait rien mangé. Elle se rendit en ville, prit une tasse de chocolat au lait, comme elle en avait l'habitude, et heureuse et réconfortée elle retourna remercier la Sainte-Vierge à la Grotte où, le lendemain, elle communia. Au déjeuner ses compatriotes constatèrent que son estomac pouvait désormais supporter autre chose que du chocolat.

« Depuis ce temps l'estomac fonctionne bien ; elle prend la même nourriture que ses frères et sœurs, elle va et vient, vague aux soins du ménage, est en mouvement toute la journée, seulement un de ses pieds est enflé et ne lui permet pas encore de longues marches. Cette enflure vient de l'usage des sabots qu'elle a repris ; mais bientôt fortifiée aussi par une nourriture plus substantielle, elle pourra franchir facilement les cinq kilomètres qui la séparent du bourg.

« Sa guérison est bientôt connue de ses parents et de

toute la paroisse. Dès 3 heures, le samedi, on s'était rendu au bourg pour assister à l'arrivée des pèlerins. Quand ils parurent dans une longue file de 20 à 25 voitures se suivant immédiatement, ce fut un long cri d'enthousiasme et de bonheur : les cloches par leurs joyeux carillons portèrent au loin la nouvelle de l'arrivée des voyageurs et à toutes les fenêtres, sur le seuil de toutes les portes, là où il y avait une place, on voyait des personnes amies et heureuses, accourues pour saluer les pèlerins. On eut bientôt entouré Catherine Bodénès : tous voulaient la voir, la considérer, tous étaient émus : aussi c'est avec bonheur que cette foule s'est pressée, à l'église, sur les pas de Monsieur le curé qui a élevé la voix pour remercier Dieu et la Sainte-Vierge de la nouvelle faveur qu'ils avaient accordée à une malade de Plougastel.

« Toute la paroisse, bien entendu, considère cette guérison comme un fait miraculeux.

« *Vu et complètement approuvé :*

« Le 3 octobre 1883.

« J.-P. CAQUELARD,

« *Curé de Plougastel.* »

Cette guérison qui a si profondément ému la paroisse de Plougastel, devait provoquer les railleries et les dénégations de quelques-uns : ne nous arrêtons pas à essayer de les convaincre : il vaut mieux passer outre (1).



Après un défilé long et des plus touchants dans la Grotte même, la procession se met en marche : on garde les mêmes places que le matin. Les chants sont nourris et entraînants dans leur noble simplicité : chacun dans sa

(1) Une lettre de M. le Curé de Plougastel nous donne l'heureuse nouvelle que, Catherine Bodénès, après être venue au bourg, en voiture, le jour de la fête du Saint-Rosaire, a porté à la procession la bannière de la Sainte-Vierge, au milieu de l'émotion, de la joie et de la reconnaissance de tous.

langue ou bretonne ou française paie son tribut de gloire à Marie, comprend l'importance de cette manifestation pieuse et la veut belle. Les longues files de pèlerins sur plusieurs rangs se déploient dans les larges allées des prairies, tournent autour de la pelouse au centre de laquelle s'élève majestueuse une croix immense, et s'unissent comme une chaîne aux anneaux sans fin : le silence s'établit, les cantiques cessent, on les a dits et redits, une voix entonne, et 1,500 voix reprennent : nous sommes loin, et le vent qui passe nous apporte des flots d'harmonie sacrée, c'est le *Credo* ! le *Credo* de nos dimanches et de nos fêtes, le *Credo* de nos jours de victoires et de triomphes, le *Credo* de nos heures de lutttes et d'angoisses. Merci à vous qui avez provoqué, dans un pareil moment, le témoignage de notre foi, et nous l'avez ainsi rendue plus forte et plus robuste. Le *Credo* achevé, la procession passe devant la statue couronnée de Notre-Dame de Lourdes : tous au fond de leur âme lui disent : Mère, nous avons pu dans un jour d'erreur contrister votre divin Fils, mais notre cœur n'y était pour rien : gardez, gardez en nous la foi qui illumine l'intelligence, purifie le cœur et fortifie la volonté.

Il faut avoir assisté à ces spectacles, dans lesquels le ciel semble confiner à la terre en nous-mêmes, pour comprendre les impressions salutaires qu'on y ressent.

La procession rentre à la basilique avec sa croix, ses bannières, notamment celle de Braspars, et son *ex-voto* : M. le principal du collège de Lesneven donne la bénédiction du Saint-Sacrement, et on se sépare pour quelques heures.



Le soir, à 7 heures 1/2, nous étions de nouveau réunis à la Grotte, mais nous n'y étions pas seuls. Les pèlerins du diocèse de Coutances, accompagnés par leur Évêque, étaient accourus si nombreux à l'appel de leur premier

pasteur qu'il n'avait pas fallu moins de cinq trains pour les conduire à Lourdes. Ils en étaient heureux et visiblement fiers, c'était leur droit, et nous étions quelque peu jaloux de leur bonheur.

Monseigneur va parler : quel spectacle ! sur l'immense esplanade devant la Grotte il y avait, — au dire des gens compétents, — au moins 8,000 personnes, toutes portant à la main un cierge allumé.

L'Évêque jette les yeux sur cette foule avide de l'entendre, il commence son sermon, le plus beau, le plus substantiel qu'on puisse entendre en un pareil lieu sur la Sainte-Vierge. Il partage son vaste sujet : ce soir il traitera de la glorification de Marie, demain, de la supplication à Marie. Pendant trois-quarts d'heure, l'auditoire est captivé par cette éloquence naturelle du cœur qui séduit et plaît toujours, et par les charmes d'une science théologique consommée. A la voix de l'orateur, tous les siècles semblent se dresser pour acclamer la Vierge Immaculée : les premières pages de la Genèse sont expliquées ; les prophètes viennent tour-à-tour redire leurs plus beaux chants, et dans la vie entière de Marie, présentée avec un art infini, on voit se dérouler le plan divin : Marie exaltée, Marie louée, Marie toujours fidèle à sa mission et grandissant comme une fleur merveilleuse dans le jardin fermé, comme la plante toute céleste qui donnera son fruit béni, comme la mère de douleur suivant avec amour jusqu'à la croix Celui qu'elle a mission de donner et de rendre sans cesse au monde jusqu'à la fin des temps.

Enfin la procession se forme : les Bretons sont en tête, les Normands suivent : leurs chœurs placés dans la galerie supérieure près de la basilique soutiennent les chants de la foule et produisent un bel effet. Comment dépeindre ces longues lignes de feu qui serpentent et montent dans les lacets, redescendent vers les pelouses près du Gave, enla-

cent les ronds-points, et stationnent par moments tant les pèlerins mis sur quatre rangs sont nombreux ? C'est une mer de feu : la croix resplendit elle-même au loin : n'est-elle pas la grande lumière éclairant ce monde plongé dans des ténèbres qui s'épaississent et se font plus noires et plus mauvaises ! La grande statue de la Vierge a reçu sa parure de feux : c'est justice ; n'a-t-elle point au ciel sur la tête l'étincelante couronne de gloire qu'elle tient de son Jésus, et sous ses pieds n'a-t-elle point, jetés comme du sable, tous les globes du firmament ?

On voit des fêtes humaines belles et grandes : il n'en est point d'aussi splendides ni d'aussi émouvantes. On voit des foules plus nombreuses, mais toujours avec quelque terreur : il n'en est point d'aussi joyeuses et d'aussi calmes. On peut à grands frais préparer des cortèges aussi considérables, nulle part on n'en trouvera d'aussi spontanés.

La procession finie, et c'était notre troisième de la journée, Monseigneur donne sa bénédiction aux pèlerins qui se dispersent ; tous ne se rendent point à leur domicile pour y prendre quelques heures de repos ; beaucoup retournent à la Grotte, et les prêtres eux-mêmes, pour être plus sûrs de célébrer le saint sacrifice, rentrent dans la basilique où les messes commenceront dès minuit.



L'heure de la réunion pour la messe de communion à la Grotte avait été fixée, le lendemain jeudi, à 5 h. 1/2 : c'était vraiment, après les fatigues de la veille, bien matin : personne n'eut la pensée de s'en plaindre. On ne vient pas à Lourdes pour dormir, nous disait une pèlerine, dont la santé est des plus délicates ; et bravement à l'heure dite tout le monde était réuni. Mais déjà les cantiques avaient commencé. M. l'abbé Havas, vicaire à Saint-Melaine de Morlaix, était à son poste : chaque année il revient nous

prêter le secours de son beau talent ; il accompagnait les chants que M. l'abbé Kersimon avait choisis avec tant d'à-propos et entonnés de sa voix forte et sympathique.

Il y eut trois messes dites par MM. Salaun, Robic et Caquelard, pendant lesquelles deux prêtres distribuaient à la grille la sainte communion. Recevoir son Dieu à la Grotte est une joie bien grande, et aucun pèlerin n'y voudrait manquer. Dans les plus somptueuses basiliques comme dans les plus humbles églises de nos hameaux c'est le même Dieu que l'on reçoit, et on lui doit le même cœur pur, les mêmes bonnes dispositions, cependant le communiant sent sa ferveur grandir et son amour pour Dieu se développer s'il se trouve dans une église, dans un oratoire, où sa puissance éclate davantage. Et où donc la puissance de Dieu s'est-elle plus manifestée qu'à la Grotte ?

Il y a 25 ans, personne au monde ne la connaissait : dans un pays où les anfractuosités ne sont point rares, nul ne l'avait remarquée. Marie s'y montre à une enfant, elle lui parle, lui fait découvrir une source merveilleuse, et la charge d'annoncer ses volontés à ceux qui ont mission de les faire connaître et de les accomplir. Trois fois elle convoque le monde entier à ce qu'il a le plus en horreur, à la pénitence ! Pressée de se nommer par cette enfant naïve et pure, la grande Dame dit : « Je suis l'Immaculée-Conception ! » Le peuple accourt le premier : des prodiges nombreux, évidents, tangibles en quelque sorte, s'accomplissent de toutes parts ; un homme, guéri lui-même par l'eau de la source, fait le récit des faits merveilleux passés à la Grotte, et son livre, qui est bientôt sur toutes les tables et dans toutes les mains, paraît providentiel, tant son succès est prodigieux : des miracles se multiplient avec les foules qui accourent ; le divin coule à pleins bords.

Marie y règne, Marie y triomphe : le nom de la Grotte bénie, inconnu hier est aujourd'hui dans tous les cœurs et

sur toutes les lèvres, et, charme irrésistible, quand une fois on y est venu, on y veut revenir : personne ne lui a jamais dit adieu, tous lui disent au revoir.

Dans les églises et dans les chapelles, dans les appartements somptueux mais chrétiens et, dans les réduits obscurs vous trouverez une Vierge de Lourdes : c'est devant son autel qu'on prie le mieux, c'est au pied de son image bénie qu'on oublie le plus ses douleurs du présent, et qu'on retrouve plus vivaces ses espérances pour l'avenir. Aussi croyons-nous que, le plus beau miracle sera toujours ce concours immense de Chrétiens venus des quatre coins du monde, et la foi qui éclate dans ces réunions innombrables. Nous avons vu des malades entrer dans les piscines et en sortir guéris : sous nos yeux des hommes ont suspendu à la Grotte leurs béquilles, si longtemps indispensables, et marché sans leur secours : près de nous des femmes âgées courbées comme la femme de l'Évangile, et des jeunes filles épuisées par de longues et cruelles infirmités se sont redressées, et ont montré soudain des forces et une vigueur qu'elles n'avaient point. Il a fallu acheter des vêtements pour couvrir ces paralytiques d'hier, aujourd'hui robustes et guéris : on a couru chercher des bas pour des pieds qui n'en portaient plus depuis des années, et dans un empressement fébrile et joyeux on les a chaussés de souliers qui pouvaient les blesser. Nous avons vu toutes ces choses, mille autres les ont vues comme nous, et un frisson inouï, étrange, parcourait nos membres, et nous glaçait de terreur malgré toute notre foi ; mais cette émotion, qui s'explique, n'est rien auprès de celle que nous éprouvons à la vue de cette foule venue de si loin pour voir le rocher de Marie, y déposer ses baisers, tomber à genoux, prier les bras en croix, coller en signe de pénitence ses lèvres à la terre, rester immobile, calme, recueillie toujours, que la pluie tombe par torrents, ou que le soleil darde ses plus chauds rayons,

on est là près de la Grotte, on y est bien. Avant d'y venir, on a bu sur l'invitation de Marie, à la source mystérieuse : avant de s'en aller, quand on jette, la tête retournée en arrière, un dernier regard qui est une dernière supplication, on boit encore de cette eau merveilleuse, et on se retire à grand'peine, mais riche de souvenirs, d'impressions, et tourmenté du désir de revenir. Pour nous c'est là le grand miracle, le miracle des miracles, et nous ne sommes point surpris qu'en présence de tels faits, — tout surnaturels dans leur principe et leurs causes, — des hommes plus malheureux que coupables et n'ayant point combattu Dieu directement, comme sous la pression d'une haine personnelle, tombent à genoux, se frappent la poitrine et retrouvent sous les cendres de leur cœur la foi de leur baptême. Vierge de Lourdes, ce sont là, n'est-il pas vrai, vos meilleures journées ? Vous consolez la terre, et vous donnez au ciel, par ces retours, des joies infinies.

Qu'on veuille bien nous pardonner ces expansions trop longues de notre cœur ! Nous nous adressons aux seuls pèlerins de Lourdes et non aux hommes qui n'y veulent point venir : les premiers nous comprendront, les derniers ne saisiront point notre pensée. Ces choses-là sont pour eux lettres mortes : Lourdes est un livre d'or dont les caractères leur sont inconnus.



M. le Directeur du pèlerinage annonça que le Pape Léon XIII daignait envoyer aux pèlerins bretons sa bénédiction apostolique. Aucune des douleurs de l'Église ne nous trouve insensibles ; mais, entre toutes, celles du Pape nous touchent le plus vivement. Nous tenions à lui dire que nous étions avec Lui, que nous souffrions avec Lui, et que nos meilleures prières étaient pour Lui : et en père bien-aimé, Il nous a répondu en nous bénissant.



Vers dix heures, nous partons en procession pour la montagne : c'est un des exercices les plus touchants du pèlerinage : bien peu, en dehors des Bretons, osent en affronter les fatigues. Mais Marie veut que l'on fasse pénitence ; nous montons : au sommet, près de la croix de pierre, M. Rouzot dans un discours éloquent nous rappelle les douleurs de Marie au calvaire, et nous exhorte à aimer cette Mère incomparable. Le sermon terminé, la procession reprend sa marche et vient s'arrêter à la Grotte.



L'après-midi a été bien employé : réunion à la Grotte, allocution de M. l'abbé Cozic, très-heureusement appropriée aux circonstances et au lieu, bénédiction du Saint-Sacrement donnée par M. l'abbé Fromentin, recteur de Pouldergat, et enfin longues et ardentes supplications pour nos chers malades.

Chaque année les pèlerins se réunissent à l'heure marquée, les uns devant les piscines, les autres devant la Grotte pour y prier. Il est impossible de songer à rendre ces scènes qui se renouvellent à tout moment sans lasser la foi, ni déconcerter les espérances. On est à genoux, les prêtres sont d'un côté, les fidèles de l'autre : le chapelet commence : c'est la prière indiquée. Marie le portait au bras, le Pape vient de le remettre plus que jamais en honneur. Un prêtre de bonne volonté, et il s'en trouve toujours des centaines, récite la première partie de l'*Ave Maria*, les fidèles répondent la seconde, mais avec quelle foi, mais quelle ardeur ! Notre foi est d'autant plus grande que nous avons avec nous la jeune fille de Landivisiau guérie l'an dernier, et venue cette année en actions de grâces. La veille, dès le matin, Marie avait à peu d'heures d'intervalle rendu la santé et les forces à deux femmes du pèlerinage :

pourquoi n'obtiendrions-nous pas encore quelques miracles ?

De temps en temps, le prêtre qui préside aux prières s'arrête pour dire : Mes frères, baisons la terre, et tous baisent la terre en s'humiliant ; — prions les bras en croix, et on prie les bras en croix ; — chantons le *Parce*, et le *Parce* est trois fois chanté ; il faut être si pur pour être exaucé !

Les malades se succèdent dans les piscines : leur installation est provisoire et insuffisante (1), mais la charité et le dévouement des Brancardiers et des Brancardières, — car il y a aussi des femmes de bonne volonté qui se consacrent du matin au soir à ces œuvres de miséricorde, — suppléent à tout et remplacent tout.

Que de scènes touchantes arrachent des larmes aux pèlerins qui prient : ici c'est un homme âgé qui attend à genoux que la porte s'ouvre, il s'élance au moindre bruit vers une jeune fille qui reparait avec ses mêmes infirmités : on la traîne péniblement ; lui, plus courbé et plus tremblant, il l'interroge, elle n'est point guérie : on le devine, c'est son père, — que d'espérances en un moment disparues ! Là, c'est une femme en prières, mais incapable de maîtriser l'émotion qui l'opprime, elle implore une prière pour son fils ; ceux qui la voient lui portent intérêt et partagent ses espérances. Et le jeune homme revient avec ses difformités et ses misères : la mère, les yeux redevenus secs, accueille dans ses bras et sur son cœur son enfant : elle trouve la force de le consoler.

Un fait plus émouvant encore se passe près de nous : un homme, père de famille, a perdu la vue subitement il y a quelques années. Il est venu à Lourdes plein d'espoir :

(1) Nous avons tout lieu d'espérer que pour l'année prochaine les nouvelles piscines que l'on commence, belles et commodas, seront terminées.

son fils l'accompagne : tous deux sont à genoux : leur pensée se reporte à ceux qui sont restés bien loin, et qui invoquent pour ce père et pour ce mari infortuné la Vierge Immaculée ; encore une dernière prière, ils vont entrer, leur tour est venu, la porte se referme sur eux... Du dehors on entend : « Mon Dieu, mon Dieu rendez-moi la vue, j'en ai besoin pour mes enfants : mon Dieu, ayez pitié de moi ! » L'aveugle se baigne et se baigne encore les yeux. O douleur, ses yeux ne s'ouvrent point ! Le Seigneur qui est maître de toutes choses lui continue son épreuve, et on revoit cet homme au bras de son fils, et guidé par lui.

La prière un moment interrompue reprend pour d'autres, sans que jamais la confiance disparaisse des cœurs ; pas une plainte, pas un murmure ne nous parvient à l'oreille. Le pèlerinage de Quimper conduisait à Lourdes plus de 60 malades : deux seules guérisons ont été obtenues le premier jour ; nous qui savons qu'aucune prière confiante n'est inefficace, nous remettons les intérêts de nos chers malades entre les mains de Dieu : nous ne cesserons de le prier, et nous attendrons avec respect et soumission l'heure de sa miséricorde. Au reste, si tant de prières n'ont point obtenu, — et c'est le secret de l'éternelle sagesse, — des grâces si désirées, nous devons le dire, elles ont mérité à nos pauvres infirmes une paix et une résignation toutes surnaturelles. Ils se réjouissaient même du bonheur accordé aux deux malades guéris, ils disaient garder au fond de leur cœur l'espoir de l'être bientôt aussi, et se promettaient de revenir à Lourdes pour cela.



Le soir, à 7 heures 1/2, M. l'abbé Fleury prit la parole et expliqua avec l'autorité et l'éloquence du cœur ce qu'est une procession, pour quels motifs la Sainte-Vierge les avait demandées, dans quel esprit elles doivent se faire. Puis la

procession se mit en marche, Bretons, Normands et Limousins formaient un cortège magnifique : on suivit le même itinéraire que la veille : la quantité énorme de pèlerins gênait bien un peu la marche, — il y avait là au moins 14,000 personnes venues par treize trains, sans compter les pèlerins isolés. Quelle fête et quelle gloire pour Marie ! Avant de se séparer, une voix forte s'éleva et fit les acclamations d'usage au Pape, aux Evêques dont les diocèses étaient représentés ; les Bretons acclamèrent les Normands et les Limousins, qui, à leur tour, acclamèrent les Bretons. Il est dix heures, on se sépare, car le lendemain on devait dire la messe de communion à 3 heures et partir à 5 heures du matin.



Comment se passa cette dernière nuit à Lourdes ? Peu de personnes se couchèrent : la procession avait fini tard, la messe devait se dire avant le jour : se coucher c'était s'exposer à y manquer ; on fait le sacrifice de son sommeil, on retourne à la Grotte ; les chants et les prières recommencent, et dans le silence de la nuit étoilée, ils semblent plus beaux, plus majestueux, plus dignes d'être écoutés des Anges et de Dieu. Chrétiens qui passez vos nuits, nous ne dirons pas dans les débauches mais seulement dans des plaisirs dangereux et futiles, vous qui vous épuisez dans des travaux stériles, et poursuivez de vos rêves je ne sais quelle ambition, vous aussi sur qui le devoir de la prière et de l'assistance à une courte messe pèse tant, vous ne comprendrez rien à ces joies intimes d'une nuit passée à la Grotte, nuit toujours trop courte, on a tant à demander ! nuit toujours bonne et agréable, on est si bien, et si bien recueilli près de Marie ! La lumière de l'immense candélabre où brûlent jour et nuit plus de cent cierges symbolise gracieusement la lumière qui s'échappe de Marie, éclaire l'âme, la réchauffe et la réjouit.



Il est 3 heures, notre dernière messe à la basilique va commencer : M. Bizien, secrétaire du pèlerinage, monte à l'autel, et déjà on donne la communion ; pour la troisième fois tous reçoivent leur Dieu. M. l'abbé Le Guen, recteur de Brasparts, en quelques mots que l'on voudrait voir s'étendre, tant ils vont au cœur, fait les adieux à Lourdes en breton : le mot « adieux » est impropre, c'est à revoir et à revoir souvent. La bénédiction est donnée : nous pouvons partir emportant des provisions de force, de courage pour cette année, et la conviction intime que Marie nous a vus avec plaisir, bénis avec amour et a inscrit nos noms au beau livre de vie de son Divin Fils.

UN PÈLERIN.

Quimper, 15 Octobre 1883.

